

Extrait de "la table ronde du roi arthur et les mille et une nuits" Michaël Barry (chercheur à l'institut des hautes études en sciences sociales, Paris), in Les Romains de la Table Ronde, la normandie et au-delà... CORLET 1987.

En l'an 1085, les aventuriers normands du comte Robert Guiscard de Hauteville, petit chevalier du Cotentin devenu mercenaire du pape, achevaient d'arracher la Sicile à plus de deux siècles de suzeraineté arabe ; ainsi des Normands fondaient dans l'île et en Italie du Sud leur principauté propre. En la même année 1085, les chevaliers d'Alphonse VI de Castille s'emparaient du royaume arabe de Tolède, refoulant les musulmans dans le sud de la péninsule ibérique. Ainsi, en cette fin du XI^e siècle, deux cités majeures de l'Islam, Palerme et Tolède, tombaient entre les mains des hommes du Nord avec leurs populations entières désormais captives, leurs trésors tant convoités, et leurs bibliothèques intactes. En 1099, Jérusalem allait succomber à son tour, et les Croisés flamands, français et normands de se tailler des principautés en Terre sainte. Cette contre-offensive militaire de la chrétienté occidentale au dépens de l'Islam allait s'avérer durable en Espagne et en Sicile, transitoire seulement au Levant. Mais sur le plan culturel, la civilisation musulmane un moment vaincue par les armes allait aussitôt exercer, comme naguère la Grèce sur Rome, une profonde influence sur ses vainqueurs. L'alliage civilisateur devait être toutefois beaucoup plus intense et fructueux en Europe du Sud, où les souverains chrétiens flanqués de nombreux barons immigrés du Nord régnaient en toute sécurité sur de vastes provinces saturées de culture islamique - qu'en Palestine, simple bande côtière, front militaire trop menacé pour être culturellement aussi fécond.

La double conquête de Palerme et Tolède marque comme on le sait le tournant capital dans l'histoire de la pensée du Moyen Age occidental ou latin. Au XI^e siècle, pour tous les riverains (au sens large) de l'espace méditerranéen - juifs, musulmans ou chrétiens - la seule science était celle des Anciens, contenue dans les œuvres en grec d'un Platon, d'un Aristote, d'un Ptolémée ou d'un Galien. Les érudits des trois religions, tout en se haïssant, consentaient un effort intellectuel somme toute très analogue : harmoniser la science des Anciens avec la Révélation des Écritures, celles-ci fussent-elles le Talmud, le Coran ou les Évangiles. Écritures diverses, mais l'héritage philosophique et scientifique revendiqué par les trois parties était essentiellement le même. Or ici, les clercs latins de l'Europe du Nord étaient les plus défavorisés ; refusés d'accès à Byzance, ils ne savaient plus déchiffrer le grec et les textes essentiels de l'Antiquité hellénique. Les traductions latines étaient rares et remontaient presque toutes aux IV^e, V^e, VI^e siècles de notre ère, lorsque la connaissance du grec commençait à s'éteindre dans l'Occident romain.

Or voici qu'à partir de 1085, les clercs latins, sous la protection des rois et hommes d'armes normands ou castillans, pouvaient désormais librement pénétrer dans deux capitales musulmanes conquises, dont les riches bibliothèques renfermaient les versions arabes des textes philosophiques et scientifiques grecs perdus depuis des siècles par les hommes du Nord. Ce n'était pas tout. Des érudits parmi la population locale - musulmans, juifs, et parfois chrétiens « mozarabes » (du mot arabe *mosta'rab*, « arabisé ») - étaient capables de déchiffrer ces textes dans l'arabe, puis d'en restituer le sens en dialecte sicilien ou castillan, que les clercs retranscrivaient ensuite en latin savant. C'est par ce biais bien connu que l'Europe du Nord recouvrit les œuvres d'Aristote, traduites en latin non pas à partir du grec, mais de l'arabe. (Les nouvelles versions à partir du grec directement ne s'imposeront qu'avec la Renaissance.)

Personne ne conteste la diffusion dans l'Europe de l'après-1085 de ce que les érudits ont surnommé la pensée « gréco-arabe ». Mais le brassage ne s'arrêtait pas à la seule philosophie. On oublie trop, d'abord, que la langue quotidienne des musulmans de l'Europe

du Sud n'était pas l'arabe classique - langue de cour et d'érudition - mais une variété de patois romans. En Espagne, le dialecte castillan des musulmans s'appelait *aljamiado* - des textes transcrits en caractères arabes et datant du XVI^e siècle en ont été retrouvés - tandis que les juifs d'origine ibérique ont conservé jusqu'à nos jours un castillan hébraïsé, le *ladino*. Point d'obstacle, donc, à la communication linguistique. Les sujets chrétiens, juifs et musulmans des rois catholiques de Palerme et Tolède ne s'aimaient sans doute guère, et se claquemuraient la nuit venue dans leurs quartiers distincts, mais de jour pouvaient se parler tant à la cour du prince que dans les marchés.

Le XII^e siècle à Tolède et Palerme demeure celui d'une exceptionnelle tolérance de la part des souverains chrétiens - il n'en ira pas de même aux siècles suivants, quand les déportations ou conversions forcées anéantiront les communautés musulmanes et juives d'Espagne et de Sicile. Mais entre 1126 et 1152, l'archevêque Raymond de Tolède y protège une école de traducteurs de l'arabe et de l'hébreu en latin. Dès la prise de Tolède, les rois de Castille s'affublent du titre de « Souverain des Trois Religions ». Acculturation plus intense encore chez les maîtres normands de la Sicile, au croisement des civilisations méditerranéennes.

La chancellerie de Palerme est la seule d'Europe, et du monde, à rendre officiel l'usage simultané des trois idiomes savants : le latin, l'arabe et aussi le grec de Byzance. Petit-neveu de l'aventurier du Cotentin, le roi sicilo-normand Roger II confie le commandement de sa flotte à un amiral grec byzantin, Georges d'Antioche ; son archevêque et son chancelier sont des Anglo-Normands, Richard Palmer, Robert de Selby ; et le roi protège à sa cour un des plus grands savants arabes du siècle, Al-Idrîsî. Roger II se fait représenter en mosaïque sur la paroi d'une église de Palerme dans le costume d'un empereur byzantin, recevant sa couronne du Christ ; mais dans une alvéole du plafond de sa proche chapelle de cour, il se fait dépeindre vêtu en *émir arabe*, buvant comme un calife dans la Coupe de Souveraineté. Or c'est toujours dans le royaume du même Roger II, féru des traditions chevaleresques du Nord, que nous découvrons une des plus anciennes images connues du roi Arthur, figuré vers 1140 sur le pavement de la cathédrale d'Otrante. Du reste, les relations sont étroites entre élites normandes du Sud et du Nord. Rappelé en Angleterre par Henry II Plantagenêt, le clerc anglo-normand au service de Palerme, Thomas Brown, se voit confier un siège à la Chancellerie de l'Échiquier à Londres ; en 1177, c'est la propre fille de Henry II, Jeanne, qui épouse à Palerme le roi sicilo-normand Guillaume II pour devenir reine anglo-normande de Sicile. N'oublions pas, enfin, que c'est encore au prince normand de Sicile, Tancrède, que le prince normand du Nord, Richard Cœur de Lion, faisant escale en route pour la Terre sainte en 1191, remettra cette relique insigne : la propre épée du roi Arthur, « trouvée » l'année précédente dans l'abbaye de Glastonbury.

Si intense fut le rayonnement intellectuel des deux écoles de Palerme et Tolède au XII^e siècle que celles-ci attirèrent de bonne heure des clercs de toute l'Europe du Nord ; les érudits en provenance de l'Empire anglo-normand ne furent pas des moindres : à Palerme, un Adélarde de Bath au début du XII^e siècle, un Michel Scot au début du XIII^e. Toute science alors était considérée comme jaillie de source palermitaine ou surtout tolédane. **La magie, au XII^e siècle, se surnommait *ars toletana*, l'Art Tolédan.** Mais les clercs du Nord ne se contentèrent pas de traduire d'austères écrits philosophiques ou médicaux. Ils devaient transmettre aussi les croyances et les légendes du Sud.

Ainsi ce clerc anglais, Robert de Ketton ou Robert de Chester, connu encore sous son nom latin de *Robertus Anglicus*. Celui-ci vint en Espagne en 1136, pour y apprendre l'arabe afin de traduire des textes scientifiques pratiques. Devenu archidiacre de Pampelune,

il mit en latin des écrits alchimiques musulmans et, surtout, le traité fondamental de mathématiques d'Al-Khwârezmî : aussi est-ce Robert de Ketton qui, le premier, fit pénétrer en chrétienté occidentale la connaissance de l'algèbre. Ce n'est pas tout. A l'insistante demande de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, Robert de Ketton traduisit encore le Coran ainsi qu'un recueil de « fables sarrasines » (les *Fabulae Saracenorum*, ou traditions concernant les quatre premiers Califes), afin de permettre aux chrétiens de mieux connaître et combattre la culture et la foi de leurs adversaires. Sa traduction latine du Coran fut la première et longtemps la seule d'Europe ; elle fut imprimée en 1543 avec une préface de Luther. En 1150, Robert de Ketton était de retour en Angleterre, où il calcula d'après les méthodes arabes le méridien de Londres.

La double transmission de Robert Ketton - science et tradition culturelle arabes - entre Pampelune et Londres, nous fait aborder un point capital, trop ignoré du public cultivé. **Tout autant que les sciences et la philosophie, le folklore arabe de l'Europe du Sud colora fortement la littérature des chrétiens du Nord, et ce dès le XII^e siècle. Rares encore sont les médiévistes à souligner, comme Nykl, le rapprochement thématique entre poésie arabe andalouse et poésie provençale**, à montrer, comme Asin-Palacios et Cerulli, la grandiose convergence des légendes d'outre-tombe entre l'Islam et Dante. Mais c'est pourtant dans le domaine plus humble et familier du conte, du fabliau, que la griffe arabe a le plus marqué. Exemple primordial : le technique narrative d'origine hindoue, consistant à emboîter une série de contes les uns dans les autres avec un conte-prologue pour servir de cadre. Par le relais de la Perse et du Proche-Orient arabe, cette technique littéraire parvint, au Moyen Age, jusqu'en Espagne. Les *Mille et Une Nuits* ne constituent qu'un échantillon populaire de ce genre de littérature, dont un exemple plus prisé par les lettrés musulmans eux-mêmes est le recueil de fabliaux animaliers de *Kalîla et Dinma*, de lointaine origine hindoue, traduit en un arabe châtié au vii^e siècle par l'iranien Ibn al-Moqaffa', et qui passa au XIII^e siècle en latin puis en castillan par le biais d'une traduction hébraïque d'Espagne, avant d'aller jusqu'à influencer La Fontaine.

Regardons ici la stupéfiante carrière d'un érudit du XII^e siècle au carrefour de toutes les cultures de son temps, entre l'Aragon et l'Angleterre, entre le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam, entre l'astronomie et le fabliau dont il fut peut-être le diffuseur le plus important de l'histoire littéraire d'Europe. Il s'agit d'un lettré juif aragonais converti au christianisme en 1106 en prenant le nom de baptême de *Petrus Alphonsus*, ou Pedro Alfonso. Ce clerc de triple culture - hébraïque, latine, arabe - devait être invité en Angleterre en 1115, par le roi anglo-normand Henry I^{er}, pour y enseigner l'astronomie des Arabes. Mais auparavant, en terre ibérique, Petrus Alphonsus avait adapté en langue latine la technique narrative d'Orient avec sa *Disciplina Clericalis*. Ce texte est un recueil de contes moraux et allégoriques destinés, comme le titre l'indique, à l'édification du clergé. Mais ce qui importe pour nous, c'est que Petrus Alphonsus y adopte, pour la première fois en langue européenne, la méthode du conte-cadre avec récits emboîtés des Arabes : les contes y sont d'ailleurs narrés par un vieil Arabe qui réprimande son fils indolent, *Arabs castigavit filium*. Le succès de l'œuvre fut considérable, proprement européen. La technique du conte-cadre et des récits emboîtés se répandit à travers l'Occident durant les quatre derniers siècles du Moyen Age. C'est jusqu'au chiffre des contes retenus - 100 ou 101, dont 1000 et 1001 sont des variantes - qui perdure souvent dans l'œuvre de Don Juan Manuel en Espagne, dans les anonymes du *Cento novelle et du Novellino* en Sicile et en Toscane, dans le *Décameron* de Boccace qui sert à son tour de modèle pour Chaucer en Angleterre, pour les *Cent Nouvelles Nouvelles* du XV^e siècle français, pour Marguerite de Navarre enfin. C'est dire que la genèse d'un genre majeur de la littérature médiévale nous demeurerait strictement incompréhensible sans la référence arabe.

Les chercheurs en matière arthurienne, pour leur part, se sont intéressés aux influences arabes tolédanes décelables dans l'une des plus belles œuvres de tout le cycle arthurien, le *Parzival* du poète allemand Wolfram von Eschenbach, composé aux alentours de 1200. Mais ce regard jeté vers Tolède s'est littéralement imposé parce que Wolfram *nous dit de le porter*, dans ces vers connus où le poète allemand attribue le modèle de son œuvre à un livre arabe trouvé dans Tolède par son maître Kyôt le Provençal (*Guiot de Provins ?*)

" Kyot, le maître bien connu, trouva dans Tolède, délaissée et rédigée en écriture païenne, la première source de cette aventure. "

Pour Wolfram, comme on le sait, le Graal n'était point une coupe, mais une pierre merveilleuse (cependant son contemporain Robert de Boron ne dit-il pas lui aussi, pour sa part, que le Graal peut être également la pierre ou tu me mesis ?) Coupe ou Pierre, l'alchimie symbolique alterne facilement les deux images pour désigner le cœur ou l'essence de l'âme ; aussi des érudits tels que Pierre Ponsoye et Henry et Renée Kahane ont suivi la furtive allusion de Wolfram pour se pencher sur l'hermétisme des musulmans d'Espagne, et déchiffrer le *Parzival* au moyen des clés ésotériques de l'alchimie tolédane, toujours cette *Ars Toletana*. Si l'attribution à Tolède n'était peut-être qu'une coquetterie exotique du poète, elle n'en témoigne pas moins du prestige dont jouissaient l'ancienne cité musulmane et ses traditions dans l'Europe du temps.